

tion humaine à l'heure suprême, quelle navrante tristesse!

Le moribond accueille avec empressement l'aumônier qui se présente. Il reçoit le pardon de Dieu, l'extrême-onction, la communion. Après une dernière parole d'encouragement, le prêtre s'éloigne, car d'autres souffrants, d'autres mourants peut-être, l'attendent dans cette même salle et ailleurs. Il a trouvé, dans ce chrétien, une âme résignée, et il laisse cette âme en contact avec Jésus, le Dieu consolateur.

Un peu plus tard, l'aumônier allait quitter la salle, quand une voix le rappelle. C'est le moribond, qui sans doute veut lui confier une dernière inquiétude. Le prêtre se penche vers lui pour mieux se faire entendre. Mais il n'a pas le temps d'ouvrir la bouche: sans une parole, le malade, qui avait tiré du lit ses longs bras desséchés, saisit les mains sacerdotales, les porte à ses lèvres violacées, et les y presse longuement. La bouche restant muette, le prêtre interroge le regard, et—ô surprise!—dans ce regard qui va se fermer aux lueurs d'ici-bas, ce n'est pas seulement la reconnaissance qui éclate, ni la simple résignation: c'est, à ne pouvoir s'y méprendre, la joie; oui, vraiment, une joie surhumaine, avant-courrière de celle que Jésus va, tout à l'heure, donner à son élu dans le ciel.

Mystère des agonies consolées, mystère des douleurs apaisées, qu'êtes-vous autre chose, en définitive, que le mystère de l'Amour tout-puissant qui se fait consolateur?

"Venez à moi, vous tous, qui peinez et qui êtes accablés, et je vous referai".

F. D.

